

Journées Européennes du Patrimoine

Extraits de discours

Discours en Sorbonne - Marie Pape-Carpantier en 1867

Introduction à la méthode des salles d'asile (classes maternelles) devant les professeurs de l'enseignement primaire.

Messieurs,

Si la réflexion avait le pouvoir de gouverner les battements du cœur, le mien serait très calme en ce moment. D'abord parce que c'est un devoir que je viens accomplir, ensuite parce que je connais, depuis longues années, les choses dont je vais avoir l'honneur de vous entretenir. [...]

[L'introduction de la méthode des salles d'asile dans les écoles primaires n'est point une pensée nouvelle ou irréfléchie. Elle date de très longtemps. Qui peut dire l'âge des bonnes pensées ? On la trouve en germe dans l'Ordonnance royale de 1837, qui assimilait l'asile à l'école par les examens, l'inspection, les récompenses et la discipline. On en suit la trace dans les circulaires de M. de Salvandy, sous l'inspiration duquel cette ordonnance avait été rendue, et qui appelait la salle d'asile le vestibule de l'école primaire. On la retrouve dans plusieurs autres pièces officielles, dans des lettres particulières, dans des articles de journaux. Cette pensée n'est donc point une témérité c'est une idée mûrie par le temps, et que M. le Ministre actuel aura eu l'immense mérite de réaliser, prouvant une fois de plus, à son grand honneur, cette pensée trop souvent perdue de vue « Bien dire et bien penser ne sont rien sans bien faire. »]

Qu'est-ce donc que la méthode des salles d'asile [, et en quoi celle des écoles a-t-elle mérité de se voir supplanter par sa sœur cadette? [...]

Les enfants des écoles sont presque de petits hommes. (Ils savent tant de choses, qu'ils devraient pour une partie ignorer !). On crut pouvoir leur parler comme à des hommes. De cette erreur première résulta dans l'enseignement une fausse direction, à laquelle on voudrait aujourd'hui remédier.

Dans la salle d'asile se trouva réunie une tout autre population, et il fallut bien changer de manière. Allez donc faire écrire des pages, et apprendre par cœur des livres entiers, à de petits enfants de deux et trois ans qui ne sont pas encore bien solides sur leurs jambes !

Ils répéteraient les mots non-seulement sans les comprendre (ils auraient cela de commun avec la plupart des écoliers), mais encore tout de travers.

Comment faire alors pour apprendre quelque chose à ces quasi-nourrissons ? C'était bien simple ; et il n'y avait la nul secret d'alchimie. On se contenta d'imiter les mères, qui, après avoir pourvu à tous les besoins de leurs enfants, parviennent, sans le secours d'aucun devoir, mais par de gaies et gentilles causeries sur tout ce qui les intéresse, à leur enseigner, au jour le jour et suivant l'occasion, une foule de bonnes et utiles choses. [...]

Les besoins des enfants concernant le boire, le manger et le vêtement, ne sont point à votre charge. Ceux-là regardent les parents, et vous n'y pouvez contribuer que par des

conseils éclairés et discrets. Mais le besoin d'air pur, le besoin de mouvement qu'éprouvent impérieusement vos élèves, vous incombent au même titre que leur besoin intellectuel de connaître, et leur besoin moral d'être aimés et d'aimer.

Que l'air, la lumière, la gaieté, circulent donc à grands flots dans vos classes. Ce sont là des influences bienfaisantes, indispensables à la santé, dont vous partagerez d'ailleurs, le bienfait avec eux, et dont la privation vous ferait souffrir comme eux, sinon autant.

[Quand je dis la gaieté, je n'entends pas que vous deviez faire rire vos élèves. Les enfants sont plus gais que nous. Et quand nous les aimons, ce sont eux qui nous égayent, effacent nos soucis et dissipent nos tristesses. Mais je veux dire qu'il faut rendre notre autorité aimable, nos leçons désirables, et savoir gouverner nos enfants sans les contrister.]

Il faut le reconnaître, le besoin qu'ils éprouvent de se mouvoir continuellement, cette turbulence, ce tourbillonnement d'une fourmilière de petits êtres bruyants que rien ne lasse, voilà le supplice des hommes faits, et la fatigue des récréations après la fatigue des classes.

Oh je sais ce que vous éprouvez alors, et j'y compatis du fond de mon âme. Pourtant, ce bruit, ce mouvement ont leur raison d'être. Ils sont d'une nécessité absolue pour le développement de tout ce qui est vivant et jeune. Ils prennent leur source dans le besoin musculaire des enfants, dont les forces, soumises à une loi générale, ne peuvent s'accroître qu'en s'exerçant. Il ne dépend pas de nos élèves de rester tranquilles et muets, de rester sages, comme on le dit avec une irréflexion ou une ignorance dont je m'étonne. Sage celui qui ne crie, qui ne rit, ni ne remue ? Mais s'il se trouve jamais un tel enfant parmi vos élèves, messieurs, enterrez-le, c'est un enfant mort ! [...]

Quant à ce bruit sourd et sans nom d'auteur, ce mouvement intempestif et insaisissable qui se produisent indûment pendant les classes, et qui sont parfois irritants jusqu'à la colère ! ... soyez sûrs, et d'ailleurs vous l'avez déjà expérimenté, que ni la colère, ni les punitions, ni les raisonnements, ni les promesses n'y peuvent rien. Les coups même, les coups resteraient inutiles !

Les enfants, voulussent-ils sincèrement vous obéir, n'y parviendraient que pendant un court moment, et les bruits et les murmures et l'agitation reprendraient bientôt leur cours, comme un ruisseau qui surmonte tous les obstacles.

Vous n'avez que deux moyens pour mettre fin à ce fléau, mais ces deux moyens sont infailibles le premier, c'est de couper vos classes, ordinairement trop longues, par des marches, des chants et quelques minutes d'exercice libre au grand air. Le second, c'est de rendre vos leçons plus vivantes, plus pratiques ; d'en faire des leçons de choses. [En un mot, selon le vœu de M. le Ministre, d'introduire dans votre enseignement la méthode des salles d'asile, la méthode naturelle, physiologique, la MÉTHODE enfin, car il n'y a qu'une méthode, comme il n'y a qu'une vérité ! [...]]



La méthode naturelle n'exige des maîtres qu'une application sincère de l'esprit à l'observation des faits journaliers. Elle part de ce principe évident, que l'enfant ne prend connaissance de ce qui l'entoure qu'au moyen de ses sens. Que les sens sont les portes, les fenêtres, les ouvertures par lesquelles les notions du monde visible pénètrent dans son cerveau, pour fournir à son esprit la substance de ses idées.

[Elle s'applique donc d'abord, à exercer les sens à en cultiver les aptitudes respectives à en surveiller l'action régulière, afin qu'ils puissent recevoir d'une manière exacte les impressions du dehors, et les transmettre sans erreurs à l'intelligence intérieure, à la reine captive, qui devra s'en nourrir... ou s'en empoisonner ! [...]]

Mais qui donc fait la valeur des leçons de choses ? À quoi tient qu'elles sont si réputées, si hautement recommandées, et qu'elles sont en effet si profitables ?

Ah messieurs, cela tient à une grande loi, terriblement méconnue, qui ne veut pas qu'il y ait de patient en éducation qui veut que l'élève y soit un agent actif, aussi actif que le maître. [...]

Ce qui fait la valeur des leçons de choses, ce qui les rend aimables et efficaces, c'est qu'elles sont conformes à cette loi. C'est qu'elles font appel aux forces personnelles de l'enfant qu'elles mettent en jeu, en mouvement, ses facultés physiques et intellectuelles. Qu'elles satisfont à son besoin naturel de penser, de parler, de se mouvoir et de changer d'objet. C'est qu'elles parviennent à son esprit par l'intermédiaire de ses sens; qu'elles se servent de ce qu'il sait, de ce qu'il aime, pour l'intéresser à ce qu'il ne sait pas ou n'aime pas encore. Parce qu'elles sont pour lui, en un mot, le concret et non l'abstrait. [...]

[Mettez-y du vôtre.] Votre intérêt, votre propre bonheur sont étroitement liés à ceux de vos élèves. Leur affection durable, la reconnaissance des familles, l'estime de l'administration, la sérénité de votre esprit et de votre conscience, tout s'unira pour vous affirmer, pour vous prouver la vérité de cette pensée :

Travailler pour nos enfants, c'est travailler pour nous-mêmes.

Journées Européennes du Patrimoine

Extraits de discours

Discours en Sorbonne - Armand Fallières

Inauguration de la Nouvelle Sorbonne Août 1889

Monsieur le Président de la République,

Messieurs,

Je ne dissimulerai pas la joie et la fierté que j'éprouve à prendre la parole devant une telle assemblée et dans une telle circonstance. Cette inauguration de la nouvelle Sorbonne, célébrée dans l'année du Centenaire de la Révolution française, à côté de l'Exposition universelle, réunissant de tous les points de la France, autour du chef respecté de l'État, les maîtres du haut enseignement qui créent la science et les étudiants qui la reçoivent en dépôt, a une signification et une portée bien faites pour réjouir des cœurs français et pour inspirer une légitime fierté à tous ceux qui ont contribué à l'œuvre du renouvellement de notre enseignement supérieur. De toutes les œuvres de la République, il n'en est pas qui soit plus assurée du jugement de l'histoire, car il n'en est pas qui ait répondu à des besoins plus réels, qui ait été menée avec plus de méthode et de persévérance, et qui se soit inspirée d'un plus haut souci des intérêts de la patrie. [...]

Ce que je ne dois pas taire, c'est la sûreté d'instinct avec laquelle la démocratie française, à peine libre et maîtresse d'elle-même, a reconnu dans la science la grande ancêtre toujours féconde ; c'est le respect actif dont elle l'a entourée : c'est la foi qu'elle a mise en elle ; c'est la largesse avec laquelle elle l'a traitée. Passionnée, comme elle devait l'être, pour l'instruction du peuple, elle a senti que si l'enseignement primaire est une canalisation qui distribue, il n'est pas la source qui produit ; elle a eu l'intuition qu'il en est de la science comme des eaux, et que plus on la porte haut, plus elle a de force pour s'étendre au loin et pénétrer profondément ; elle a eu le sentiment que s'il suffit aux monarchies que l'idéal national soit présent à quelques esprits d'élite, dans une démocratie, avec une souveraineté partout répandue, il faut partout répandre cet idéal, et que pour cette œuvre rien ne vaut l'histoire, la philosophie, les lettres et les sciences. [...]

Il faudrait vous décrire nos Facultés partout reconstruites et agrandies, vous introduire dans nos laboratoires, vous en montrer l'outillage partout renouvelé, vous faire parcourir nos collections et nos bibliothèques enrichies, vous énumérer les travaux de nos professeurs, dresser le compte des nouveaux enseignements que nous avons créés. La journée n'y suffirait pas.

D'ailleurs, cette nouvelle Sorbonne n'est-elle pas le plus parlant des témoins ? Attendue et promise depuis un demi-siècle, la voilà qui, sur le tracé d'un maître architecte, dresse enfin sa façade et son toit d'un dessin si français, au cœur du Quartier latin, comme une métropole au milieu de nos autres écoles ; la voilà qui enserme des deux bouts la vieille Sorbonne de Richelieu, d'un côté le palais, de l'autre l'atelier ; la voilà qui étale, tout autour du petit coin de terre où fut autrefois « la très pauvre maison » de Robert de Sorbon, ses édifices multiples, magnifiquement parés par le génie de nos artistes. [...]

Une des raisons les plus solides de notre foi dans l'avenir, c'est la conscience collective qu'a prise d'elle-même notre jeunesse, au contact et sous l'action de ses maîtres.

Elle est ici, devant nous, notre jeunesse. Elle est ici, groupée non par accident et pour un jour, mais d'une façon durable. Elle est ici, telle que nous l'aimons, telle que nous la voulons, joyeuse, fière et réfléchie, passionnée pour la vérité, pour la liberté, pour la justice, pour la Patrie.

Vous serez, jeunes gens, l'élite de la nation. Vous aurez à votre tour, et bientôt, la charge de ce pays. Nous vous confions, en dépôt, comme à une garde d'honneur, le génie de la France. Chaque jour, vous le recevez, parcelle à parcelle, des leçons de vos maîtres.

Votre premier devoir sera de ne le laisser ni amoindrir ni dénaturer. Vous devrez aussi le développer et l'accroître. Vous êtes les fils d'un pays où une longue histoire a semé des germes vivaces de division. Vous allez arriver à la vie d'homme et à la vie publique au moment où se sont formées, autour de nous, des nations puissantes, animées d'une émulation redoutable. [...]

Dites-vous bien encore que cette âme de la France, votre sauvegarde au dedans, est aussi une de vos forces au dehors. On vous enseigne que du sein des nations il se dégage un ensemble de sentiments et d'idées qui constituent au-dessus d'elles la conscience de l'humanité. Cette conscience n'est l'œuvre exclusive d'aucune nation, mais toutes ont le droit d'y réclamer une part.

La part de votre pays n'est ni petite ni périssable. Dans l'air que respire tout homme civilisé, il y a quelque chose de la France. Ce n'est pas en vain qu'elle a donné au monde cette double révélation : le Discours de la Méthode et la Déclaration des Droits de l'homme.



Journées Européennes du Patrimoine

Discours intégral

Discours en Sorbonne - Louis Pasteur lors de son Jubilé en 1892

« MONSIEUR LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE,

Votre présence transforme tout : une fête intime devient une grande fête et le simple anniversaire de la naissance d'un savant restera, grâce à vous, une date pour la Science française. »

« MONSIEUR LE MINISTRE,

MESSIEURS,

À travers cet éclat, ma première pensée se reporte avec mélancolie vers le souvenir de tant d'hommes de science qui n'ont connu que des épreuves. Dans le passé, ils eurent à lutter contre les préjugés qui étouffaient leurs idées. Ces préjugés vaincus, ils se heurtèrent à des obstacles et à des difficultés de toutes sortes.

Il y a peu d'années encore, avant que les pouvoirs publics et le Conseil municipal eussent donné à la Science de magnifiques demeures, un homme que j'ai tant aimé et admiré, Claude Bernard, n'avait pour laboratoire, à quelques pas d'ici, qu'une cave humide et basse. Peut-être est-ce là qu'il fut atteint de la maladie qui l'emporta ! En apprenant ce que vous me réserviez ici, son souvenir s'est levé tout d'abord devant mon esprit : je salue cette grande mémoire.

Messieurs, par une pensée ingénieuse et délicate, il semble que vous ayez voulu faire passer sous mes yeux ma vie tout entière. Un de mes compatriotes du Jura, le maire de la ville de Dole, m'a apporté la photographie de la maison très humble où ont vécu si difficilement mon père et ma mère. La présence de tous les élèves de l'École Normale me rappelle l'éblouissement de mes premiers enthousiasmes scientifiques. Les représentants de la Faculté de Lille évoquent pour moi mes premières études sur la cristallographie et les fermentations qui m'ont ouvert tout un monde nouveau. De quelles espérances je fus saisi quand je pressentis qu'il y avait des lois derrière tant de phénomènes obscurs ! Par quelle série de déductions il m'a été permis, en disciple de la méthode expérimentale, d'arriver aux études physiologiques, vous en avez été témoins, mes chers confrères. Si parfois j'ai troublé le calme de nos Académies par des discussions un peu vives, c'est que je défendais passionnément la vérité.

Vous enfin, délégués des nations étrangères, qui êtes venus de si loin donner une preuve de sympathie à la France, vous m'apportez la joie la plus profonde que puisse éprouver un homme qui croit invinciblement que la Science et la paix triompheront de l'ignorance et de la guerre, que les peuples s'entendront, non pour détruire, mais pour édifier, et que l'avenir appartiendra à ceux qui auront le plus fait pour l'humanité souffrante. J'en appelle à vous, mon cher Lister, et à vous tous, illustres représentants de la Science, de la Médecine et de la Chirurgie.

Jeunes gens, jeunes gens, confiez-vous à ces méthodes sûres, puissantes, dont nous ne connaissons encore que les premiers secrets. Et tous, quelle que soit votre carrière, ne vous laissez pas atteindre par le scepticisme dénigrant et stérile, ne vous laissez pas décourager par les tristesses de certaines heures qui passent sur une nation. Vivez dans la paix sereine des laboratoires et des bibliothèques. Dites-vous d'abord : « Qu'ai-je fait pour mon instruction ? » Puis, à mesure que vous avancerez : « Qu'ai-je fait pour mon pays ? » jusqu'au moment où vous aurez peut-être cet immense bonheur de penser que vous avez contribué en quelque chose au progrès et au bien de l'humanité. Mais, que les efforts soient plus ou moins favorisés par la vie, il faut, quand on approche du grand but, être en droit de se dire : « J'ai fait ce que j'ai pu. »

Messieurs, je vous exprime ma profonde émotion et ma vive reconnaissance. De même que, sur le revers de cette médaille, Roty, le grand artiste, a caché sous des roses la date si lourde qui pèse sur ma vie, de même vous avez voulu, mes chers confrères, donner à ma vieillesse le spectacle qui pouvait la réjouir davantage, celui de cette jeunesse si vivante et si aimante. »



Journées Européennes du Patrimoine

Extraits de discours

Discours en Sorbonne - Marie Curie

Conférence Nobel 1911

Il y a de cela quinze ans le rayonnement de l'uranium a été découvert par Henri Becquerel, et deux ans après, l'étude de ce phénomène a été étendue aux autres substances par moi d'abord, par Pierre Curie et moi ensuite. Cette étude nous amenait rapidement à la découverte de corps nouveaux dont le rayonnement, analogue à celui de l'uranium, était considérablement plus intense. Tous les corps émettant un tel rayonnement ont été nommés par moi radioactifs, et la nouvelle propriété de la matière se manifestant dans cette émission, a reçu ainsi le nom de radioactivité. Grâce à la découverte de substances radioactives nouvelles de grande puissance, et notamment du radium, l'étude de la radioactivité a fait des progrès d'une rapidité merveilleuse. Les découvertes se succédèrent à bref délai, et il était visible qu'une nouvelle science était en voie de formation. L'Académie des Sciences de Suède a bien voulu fêter l'avènement de cette science par l'attribution du prix Nobel de physique aux premiers ouvriers : Henri Becquerel, Pierre Curie et Marie Curie (1903). [...]

Loin de s'arrêter, l'évolution de la nouvelle science n'a cessé de suivre une marche ascendante. Et maintenant, alors que quinze années seulement nous séparent de la découverte faite par Henri Becquerel, nous sommes en présence de tout un monde de phénomènes nouveaux, appartenant à un domaine qui, malgré sa liaison étroite avec les domaines de la physique et de la chimie, se trouve cependant défini avec une netteté particulière. Dans ce domaine, l'importance du radium au point de vue des théories générales a été décisive. L'histoire de la découverte et de l'isolement de cette substance a fourni la preuve de l'hypothèse que j'avais faite, d'après laquelle la radioactivité est une propriété atomique de la matière et peut fournir une méthode de recherche d'éléments nouveaux. Cette hypothèse a conduit aux théories actuelles de la radioactivité, [...] et on peut dire que le travail d'isolement du radium est la pierre angulaire de l'édifice constitué par la science de la radioactivité. D'autre part, le radium constitue toujours le moyen d'action le plus utile et le plus puissant dans les laboratoires de radioactivité. Je pense que c'est en raison de ces considérations que l'Académie des Sciences de Suède m'a fait le très grand honneur de m'attribuer le prix Nobel de Chimie pour cette année. [...]

Avant d'aborder l'objet de la conférence, je tiens à rappeler que la découverte du radium et celle du polonium ont été faites par Pierre Curie en commun avec moi. On doit aussi à Pierre Curie dans le domaine de la radioactivité des études fondamentales qu'il a effectuées soit seul, soit en commun avec moi, soit encore en collaboration avec ses élèves.

Le travail chimique qui avait pour but d'isoler le radium à l'état de sel pur et de le caractériser comme un élément nouveau, a été effectué spécialement par moi, mais se trouve intimement lié à l'œuvre commune. Je crois donc interpréter exactement

la pensée de l'Académie des Sciences, en admettant que la haute distinction dont je suis l'objet est motivée par cette œuvre commune et constitue ainsi un hommage à la mémoire de Pierre Curie. [...]

Pour terminer j'insisterai sur la nature de la chimie nouvelle des corps radioactifs. Pour extraire le radium du minerai, il faut traiter des tonnes de matière. Les quantités de radium disponibles dans un laboratoire sont de l'ordre du milligramme et au maximum de l'ordre du gramme, ce corps ayant une valeur de 400.000 francs par gramme. [...]

Cette méthode est la seule qui pouvait conduire à la découverte du radium, étant donnée la dilution de cette substance dans le minerai. La sensibilité des méthodes est encore plus frappante pour l'émanation du radium qui peut être décelée quand la quantité présente monte seulement à 10 millimètre cube par exemple. L'activité spécifique d'une substance étant, dans le cas rayonnements analogues, approximativement en raison inverse de la vie moyenne, il en résulte que si la vie moyenne est très brève, la réaction radioactive peut atteindre une sensibilité inouïe. Aussi sommes-nous habitués à manier couramment au laboratoire des substances dont la présence ne se manifeste à nous que par les propriétés radioactives et que nous pouvons cependant doser, dissoudre, reprécipiter de leurs dissolutions, faire déposer par électrolyse. Il y a là une chimie toute particulière, pour laquelle l'outil d'emploi courant est l'électromètre et non pas la balance, et que l'on nommerait volontiers la chimie de l'impondérable.

